8.

RECUEIL DE CHANTS

POUR

LES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE

DE L'HOSPICE DE BICÊTRE.

MM CM 1 2 3 4 5 6 7 8 9

ADMINISTRATION DES HOPITAUX ET HOSPICES
DE PARIS.

RECUEIL DE CHANTS

POUR

LES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE

DE

L'HOSPICE DE BICÊTRE.

AOUT 1840.

Ne se vend pas.



PARIS,

E.-J. BAILLY, IMPRIMEUR DES HÔPITAUX ET HOSPICES CIVILS,
Place Sorbonne, 2.

AUX MALADES DE L'HOSPICE DE BICÊTRE.

Ce recueil a été composé pour vous, recevez-le avec empressement; lisez-le, et tâchez de l'apprendre par cœur, afin que vous soyez bientôt en état de chanter tous ensemble. Après le travail auquel vous vous livrez, soit dans la campagne, soit dans les ateliers, aucun de nos exercices ne vous sera aussi utile que celui du chant. Vous y trouverez un soulagement à vos peines et un remède assuré contre l'ennui. Le chagrin que vous ressentez d'être loin de votre famille et de vos occupations ordinaires, deviendra chaque jour moins vif, et ceux d'entre vous dont l'esprit est inquiet et troublé, ne tarderont pas à jouir d'un calme favorable à leur guérison.

Vous avez vu, comme moi, plusieurs malades avoir des idées auxquelles ils tenaient beaucoup, parce qu'ils les croyaient justes, être fatigués de ces idées au point de ne pas jouir d'un moment de repos; ils sont venus à notre école, les uns bien malgré eux, en commençant, les autres de bonne volonté; tous se sont étonnés de voir qu'en peu de temps ils avaient retrouvé une grande tranquillité d'esprit, et se sentaient capables de s'occuper de leurs affaires, comme auparavant. Quelques uns, en réfléchissant ensuite à ce qui les avait si fort tourmentés, ont fini par reconnaître qu'ils avaient été dans l'erreur, et sont rentrés chez eux, se promettant bien de ne plus se chagriner inutilement à l'avenir.

Il y en a d'autres qui faisaient comme des rêves, étant tout éveillés; ils entendaient des injures; on les menaçait; on leur parlait en différentes langues; on lisait dans leurs pensées; i's voyaient des fantômes s'approcher d'eux, ou

de petites figures jouer dans le lointain ; ils se sentaient battus, magnétisés, soumis à des expériences de physique, empoisonnés ; et toutes ces choses, qui se passaient seulement dans leur imagination, leur paraissaient si vraies, qu'ils y croyaient comme on croit aux choses réelles. Ne soupçonnant pas même que cette disposition d'esprit fût une maladie, ils étaient tout étonnés de ce qu'on les retenait à l'hospice pour les guérir. C'est pourtant là une maladie, et même une maladie très grave ; car elle tourmente souvent beaucoup ceux qui en sont attaqués ; elle leur fait voir des ennemis quand ils n'en ont pas, et les porte à se venger de personnes dont, en réalité, ils n'ont jamais eu à se plaindre. Ces malades, quand ils ont consenti à suivre exactement le régime de l'hospice, et surtout à bien travailler, à faire avec attention de bonnes lectures, à étudier et à chanter, ont tous été guéris en peu de temps.

Ceux d'entre vous qui ont des idées comme

celles-là, doivent, pour s'en délivrer, se montrer bons ouvriers, s'occuper du matin au soir de choses utiles et raisonnables, fréquenter l'école, suivre avec soin les cours de chant; ne pas s'en rapporter à eux-mêmes sur ce qui regarde leurs idées particulières, mais prendre conseil des personnes chargées de les diriger. Je leur promets que, par ces moyens bien simples, ils seront délivrés de leurs tourments, et se mettront, en peu de temps, en état de jouir de leur liberté.

Assurément, vous n'avez pas tous également besoin de nos exercices, et, parmi vous, il y en a qui pourraient se rétablir sans faire tout ce que je leur demande. Mais, si vous y réfléchissez, vous verrez qu'il n'en faut pas moins se soumettre à la règle établie, parce que s'y refuser, c'est, par son exemple, engager les autres à s'y refuser aussi.

Il y a encore, pour se montrer docile, une raison que les bons cœurs comprendront

facilement. Quand, dans nos exercices du matin, nous faisons ce qu'en termes militaires on appelle l'*École de peloton*, s'il n'y avait dans les rangs que ceux qui ne savent pas marcher, ou qui n'ont pas assez d'intelligence pour obéir aux commandements du chef, tout irait de travers; tandis que si les hommes intelligents et déjà guéris, ou près de l'être, se mettent eux-mêmes dans les rangs, ils encouragent les autres à bien faire, en leur servant de guides.

De même pour nos exercices de musique; si ceux qui chantent bien ne venaient pas, ou si tout en venant ils gardaient le silence, ceux qui ne savent pas chanter, ceux qui sont tristes, ne chanteraient pas non plus, et par là ils se trouveraient privés de la distraction que le chant doit leur procurer. Et ce serait un grand malheur, car nous avons vu des malades qui, après être restés pendant des années entières comme absorbés par la maladie, ont fini, en

vous entendant chaque jour, par apprendre, presque involontairement, les vers que vous chantez, et n'ont pas tardé à revenir à la raison, parce qu'ils ont chanté avec vous.

D'ailleurs, quand vous ne serez plus à l'hospice, dans vos moments de loisir, ou même en travaillant, vous répéterez ce que vous aurez appris avec nous, et vous retrouverez le souvenir de bonnes idées et de bons sentiments.

Il n'est aucun de vous, sans doute, qui ne connaisse les cours publics de chant fondés par M. Wilhem et par M. Mainzer : les ouvriers qui suivent ces cours, trouvant un grand plaisir à répéter ce qu'ils y ont étudié, se réunissent entre eux, le dimanche; ils chantent dans leur famille, beaucoup mieux que ne chantent souvent les chanteurs de profession, et surtout de meilleures choses. Ces ouvriers, au lieu de dépenser, comme tant d'autres, le gain de leurs journées, et de passer de longues heures à boire et à faire ensuite ce que peuvent faire des

hommes privés de leur raison, se montrent rangés, économes, et se conduisent en tout comme de sages et honnêtes citoyens. Pourquoi ne suivriez-vous pas leur exemple? Il y a, dans l'hospice, plusieurs malades dont l'esprit s'est égaré par suite d'excès; si ceux-là parviennent à se corriger de leurs mauvais penchants, ils n'auront plus à craindre de retomber malades. Pour toutes sortes de raisons, vous devez donc suivre les conseils que je vous donne ici, dans votre propre intérêt.

C'est un de mes amis, M. Guerry, qui, voulant m'aider à vous être utile, a fait le choix des morceaux contenus dans ce recueil, et qui a donné, dans l'école, les premières leçons de chant. M. Guerry a eu la sage précaution de prendre, parmi les pièces de vers que l'on peut chanter, celles qui expriment des pensées douces, consolantes ou religieuses, parce que ces pensées sont les plus propres à soutenir le courage et à faire naître l'espérance dans

l'âme de ceux qui sont affligés. Il a demandé à plusieurs de nos meilleurs poètes la permission d'imprimer quelques unes de leurs poésies, et cette permission lui a été accordée avec empressement. Parmi ces poésies, il s'en trouvait qui n'avaient pas encore été mises en musique; M. Elwart y a pourvu, en composant, tout exprès pour vous, des airs que vous placerez, quand vous les saurez bien, au nombre de ceux que vous aimez le mieux.

Le Conseil-général des hôpitaux et hospices, qui a institué notre école, mét tous ses soins à en favoriser le développement; non seulement il nous accorde ce que nous lui demandons en votre faveur, mais souvent il devance nos désirs; et plusieurs de ses membres, MM. Hervé de Kergorlay, Cochin, Aubé et Halphen, en venant assister à nos séances, vous ont témoigné un intérêt qui vous a remplis, pour eux, de reconnaissance et de vénération. Vous recevez chaque jour de M. Desportes, administrateur

des hospices, et de M. Mallon, directeur de Bicêtre, les marques de leur vive sollicitude. Ainsi, tout ce que l'on fait pour vous, tout ce qui vous entoure, a pour objet de hâter le moment de votre guérison. Prenez donc courage, suivez avec persévérance le chemin qui vous est tracé; si vous êtes dociles à mes conseils, votre santé se raffermira, vos chagrins cesseront, et le séjour dans l'hospice ne vous étant plus nécessaire, je m'empresserai de vous rendre à la liberté. Le jour où je pourrai vous accorder votre sortie, je serai aussi heureux que vous le serez vous-mêmes.

LEURET.

Bicêtre, le 25 septembre 1840.

RECUEIL DE CHANTS

POUR LES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE

DE L'HOSPICE DE BICÊTRE.

I. — BONTÉ DE LA PROVIDENCE.

Paroles de J. RACINE, musique de MM. SCHULTZ et NEUKOMM.
(*Athalie*, chœur du 1[er] acte.)

—

Tout l'univers est plein de sa magnificence.
Qu'on l'adore, ce Dieu; qu'on l'invoque à jamais :
Son empire a des temps précédé la naissance.
Chantons, publions ses bienfaits.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture;
Il fait naître et mûrir les fruits;
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours, et la fraîcheur des nuits.
Le champ qui les reçut les rend avec usure.

Il commande au soleil d'animer la nature ;
Et la lumière est un don de ses mains.
Mais sa loi sainte, sa loi pure,
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.



II. — GRANDEUR DE DIEU.

Paroles de J.-B. Rousseau, musique de M. Mainzer.

—

Les cieux instruisent la terre
A révérer leur auteur;
Tout ce que leur globe enserre
Célèbre un Dieu créateur.
Quel plus sublime cantique
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps!
Quelle grandeur infinie,
Quelle divine harmonie,
Résulte de leurs accords!

De sa puissance immortelle
Tout parle, tout nous instruit:
Le jour au jour la révèle;
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand et superbe ouvrage
N'est point pour l'homme un langage

Obscur et mystérieux :
Son admirable structure
Est la voix de la nature
Qui se fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante voûte
Il a placé, de ses mains,
Ce soleil qui, dans sa route,
Éclaire tous les humains.
Environné de lumière,
Cet astre ouvre sa carrière
Comme un époux glorieux
Qui, dès l'aube matinale,
De sa couche nuptiale
Sort brillant et radieux.

L'univers, à sa présence,
Semble sortir du néant;
Il prend sa course, il s'avance
Comme un superbe géant.
Bientôt sa marche féconde
Embrasse le tour du monde

Dans le cercle qu'il décrit ;
Et par sa chaleur puissante
La nature languissante
Se ranime et se nourrit.

O que tes œuvres sont belles,
Grand Dieu ! quels sont tes bienfaits !
Que ceux qui te sont fidèles,
Sous ton joug trouvent d'attraits !
Ta crainte inspire la joie ;
Elle assure notre voie ;
Elle nous rend triomphants,
Elle éclaire la jeunesse,
Et fait briller la sagesse
Dans les plus faibles enfants.



III. — LA PAIX DE L'AME.

Paroles de J.-B. Rousseau, musique de M. Mainzer.

—

Celui qui mettra sa vie
Sous la garde du Très-Haut,
Repoussera de l'envie
Le plus dangereux assaut.
Il dira : Dieu redoutable,
C'est dans ta force indomptable
Que mon espoir est remis;
Mes jours sont ta propre cause,
Et c'est toi seul que j'oppose
A mes jaloux ennemis.

Mon cœur! sois en assurance,
Dieu se souvient de ta foi;
Les fléaux de sa vengeance
N'approcheront pas de toi.
Le juste est invulnérable;
De son honneur immuable

Les anges sont les garants ;
Et toujours leurs mains propices,
A travers les précipices,
Conduisent ses pas errants.

Si quelques vaines faiblesses
Troublent ses jours triomphants,
Il se souvient des promesses
Que Dieu fait à ses enfants :
A celui qui m'est fidèle,
Dit la Sagesse éternelle,
J'assurerai mon secours.
Je raffermirai sa voie,
Et dans des torrents de joie
Je ferai couler ses jours.

Dans ses fortunes diverses,
Je viendrai toujours à lui ;
Je serai, dans ses traverses,
Son inséparable appui ;
Je le comblerai d'années
Paisibles et fortunées ;

Je bénirai ses desseins;
Il vivra dans ma mémoire,
Et partagera la gloire
Que je réserve à mes saints.



IV. — BONHEUR DU JUSTE.

Paroles de J.-B. ROUSSEAU, musique de M. MAINZER.

Seigneur, dans ta gloire adorable,
Quel mortel est digne d'entrer?
Qui pourra, grand Dieu! pénétrer
Ce sanctuaire impénétrable
Où tes saints inclinés, d'un œil respectueux,
Contemplent de ton front l'éclat majestueux?

Ce sera celui qui, du vice
Évite le sentier impur;
Qui marche, d'un pas ferme et sûr,
Dans le chemin de la justice;
Attentif et fidèle à distinguer sa voix,
Intrépide et sévère à maintenir ses lois.

Celui devant qui le superbe,
Enflé d'une vaine splendeur,
Paraît plus bas, dans sa grandeur,

Que l'insecte caché sous l'herbe,
Qui, bravant du méchant le faste couronné,
Honore la vertu du juste infortuné.

Qui marchera dans cette voie,
Comblé d'un éternel bonheur,
Un jour des élus du Seigneur
Partagera la sainte joie;
Et les frémissements de l'enfer irrité
Ne pourront faire obstacle à sa félicité.



V. — CONTRADICTIONS DU CŒUR DE L'HOMME.

Paroles de L. Racine, musique de M. Elwart.

Mon Dieu, quelle guerre cruelle!
Je trouve deux hommes en moi :
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Mon cœur te soit toujours fidèle;
L'autre, à tes volontés rebelle,
Me révolte contre ta loi.

L'un, tout esprit et tout céleste,
Veut qu'au ciel sans cesse attaché,
Et des biens éternels touché,
Je compte pour rien tout le reste;
Et l'autre, par son poids funeste,
Me tient vers la terre penché.

Hélas! en guerre avec moi-même,
Où pourrai-je trouver la paix?

Je veux, et n'accomplis jamais.
Je veux ; mais, ô misère extrême !
Je ne fais pas le bien que j'aime,
Et je fais le mal que je hais.



VI. — L'APPEL A LA PRIÈRE.

Paroles de M. de Lamartine, musique de M. Mainzer.

—

Je sais sur la colline
Une blanche maison;
Un rocher la domine;
Un buisson d'aubépine
Est tout son horizon (*bis*).

Le clocher du village
Surmonte ce séjour;
Sa voix, comme un hommage,
Monte au premier nuage
Que colore le jour (*bis*).

Signal de la prière,
Elle part du saint lieu,
Appelant la première
L'enfant de la chaumière
A la maison de Dieu (*bis*).

Aux sons que l'écho roule
Le long des églantiers,
Vous voyez l'humble foule
Qui serpente et s'écoule
Dans les pieux sentiers (*bis*).

C'est la pauvre orpheline
Pour qui le jour est court,
Qui déroule et termine,
Pendant qu'elle chemine,
Son fuseau déjà lourd (*bis*).

C'est l'aveugle que guide
Le mur accoutumé,
Le mendiant timide,
Et dont la main dévide
Son rosaire enfumé (*bis*).

C'est l'enfant qui caresse
En passant chaque fleur,
Le vieillard qui se presse :
L'enfance et la vieillesse
Sont amis du Seigneur (*bis*).

VII. — HYMNE DU MATIN.

Paroles de J. Racine, musique de M. Elwart.

Grand Dieu, qui fais briller sur la voûte étoilée
Ton trône glorieux,
Et d'une blancheur vive, à la pourpre mêlée,
Peins le cintre des cieux :

Par toi roule, à nos yeux, sur un char de lumière,
Le clair flambeau des jours ;
De tant d'astres par toi le jour, en sa carrière,
Voit le différent cours.

Ainsi sont séparés les jours des nuits prochaines
Par d'immuables lois :
Ainsi tu fais connaître, à des marques certaines,
Les saisons et les mois.

Seigneur, répands sur nous ta lumière céleste,
Guéris-nous de nos maux :

Que ta main secourable, aux méchants si funeste,
Brise enfin tous nos fers.

Règne, ô Père éternel, Fils, sagesse incréée,
Esprit-Saint, Dieu de paix,
Qui fais changer des temps l'éternelle durée,
Et ne changes jamais.



VIII. — LA PROMENADE DU MATIN.

Paroles de Madame V. Orsini, musique de M. Elwart.

—

Quels mystères, quelles merveilles
Offre la nature au réveil !
Quelle pensée au cœur s'éveille !
Que de grandeur, mon Dieu ! que d'art !
L'astre brillant qui nous éclaire,
Et porte la vie en tous lieux,
Pâlit auprès de la lumière
Que vous répandez dans les cieux.

Vous donnez la source aux fontaines,
Vous faites la fraîcheur des nuits,
Des zéphirs les pures haleines,
Et la saveur des plus beaux fruits.
Vous versez la blanche rosée
Sur le calice de nos fleurs ;
L'opale, de feux embrasée,
Vous doit ses changeantes couleurs.

D'un mot vous faites le silence,
D'un mot vous agitez les cieux,
Et par vous l'eau qui se condense
Devient un fleuve furieux.
Commandez au vent des tempêtes,
Dites aux mers : apaisez-vous,
Les tempêtes seront muettes,
Et la mer sera sans courroux.



IX. — PRIÈRE DE L'ORPHELIN.

Paroles de M. de Lamartine, musique de M. Mainzer.

—

O toi, dont l'oreille s'incline
Au nid du pauvre passereau,
Au brin d'herbe sur la colline,
Qui soupire après un peu d'eau (*bis*),

Providence qui les console,
Toi qui sais de quelle humble main
S'échappe la secrète obole
Dont le pauvre achète son pain (*bis*);

Toi qui tiens, dans ta main diverse,
L'abondance et la nudité,
Afin que, de leur doux commerce,
Naissent justice et charité (*bis*)!

Charge-toi seule, ô Providence!
De connaître nos bienfaiteurs,

Et de puiser leur récompense
Dans le trésor de tes faveurs (*bis*)!

Qu'un vœu qui dans leur cœur commence,
Que leurs soupirs les plus voilés,
Soient exaucés dans ta clémence,
Avant de t'être révélés (*bis*)!

Que leur mère, dans leur vieillesse,
Ne meurent qu'après des jours pleins;
Et que les fils de leur jeunesse
Ne restent jamais orphelins (*bis*)!



X. — LA PRIÈRE DES MARINS.

Paroles de M. Dufriche, musique de M. Mainzer.

—

Allons enfans, range à l'arrière !
Chapeau bas, faisons la prière,
Faisons-la courte et comme il faut
Prions Dieu qu'au port il nous mène ;
Car je suis bien le capitaine,
Mais le vrai pilote est là-haut.

Prions Dieu, mon brave équipage,
Dieu qui fait le calme et l'orage ;
Mon savoir peut être en défaut
Et votre vaillance être vaine...
Enfants! je suis le capitaine!
Mais le vrai pilote est là-haut!

C'est lui qu'après une bataille,
Sans jamais craindre qu'on les raille,
Remerciaient d'un cœur dévot,

Et les Jean-Bart et les Duquesne...
Enfants! je suis le capitaine!
Mais le vrai pilote est là-haut.

Prions! puis, quand vient la tempête,
Manœuvrons sans perdre la tête;
Si Dieu rit d'un poltron bigot,
Du brave il couronne la peine!
Enfants! je suis le capitaine!
Mais le vrai pilote est là-haut!



XI. — LE PATER.

Paroles de M. Lecomte, musique de M. Neukomm.

—

Élevant jusqu'aux cieux ma timide prière
D'un cœur reconnaissant je t'invoque, ô mon père,
Que ton nom soit béni, que le nom du Seigneur
Fasse régner partout la paix et le bonheur;
Aux cieux obéissants que la terre s'unisse,
Que ta volonté seule en tous lieux s'accomplisse;
Que ta main aujourd'hui, s'ouvrant avec amour,
Accorde à mon travail le pain de chaque jour;
Qu'un humble repentir désarme ta colère,
De même que pour toi je pardonne à mon frère.
Protège ma faiblesse, éloigne de mon cœur
De t'offenser encor la honte et la douleur,
Et lorsque de mes jours la vapeur passagère
Bientôt disparaîtra, comme une ombre légère
Dieu clément, que mon âme affranchie à jamais
Repose dans ton sein près de ceux que j'aimais!

XII. — CHANT RELIGIEUX.

Paroles de M.*** (*Orphéon* WILHEM).

Terre, prête l'oreille,
Cieux, écoutez nos voix;
Le Seigneur se révèle,
Pécheurs, suivez ses lois;
Que son nom soit chanté.
Célébrons ses ouvrages!
Et que, dans tous les âges, } *bis*
Son nom soit adoré. }

Grand Dieu! dont la puissance
Commande aux élémens,
Daigne, dans ta clémence,
Écouter tes enfants.
Fidèles à ta loi,
Permets que leurs louanges } *bis*
Sur les ailes des anges }
S'élèvent jusqu'à toi.

XIII. — CANTIQUE.

Paroles de M***, musique de Couperin.

—

Consacrons nos airs
Et nos concerts,
Consacrons nos chants divers,
Consacrons nos airs
Et nos concerts
A l'auteur de l'univers!

Sur la terre comme aux cieux,
Que, sans cesse,
Tout s'empresse
A célébrer le Dieu des dieux.

Le murmure des ruisseaux
Et le ramage des oiseaux
Nous invitent,
Nous excitent

Par leurs accords toujours nouveaux.
Le zéphire,
Semble dire,
Par l'écho qui rend leurs sons,
Joignez vos voix à leurs chansons.

Consacrons nos airs
Et nos concerts,
Consacrons nos chants divers,
Consacrons nos airs
Et nos concerts
A l'auteur de l'univers!



XIV. — CHOEUR DES MARINS.

Paroles de MM. Scribe et Germain Delavigne, musique de M. Auber.

—

Saint bienheureux, dont la divine image
De nos enfants protège les berceaux,
Toi qui nous rends la force et le courage,
Toi qui soutiens le pauvre en ses travaux,
Tu nous vois tous à tes genoux;
Sois avec nous, protège nous!

Saint bienheureux, dont la divine image
De nos enfants protège les berceaux,
Tu nous vois tous à tes genoux;
Sois avec nous, protège-nous;
Fais aujourd'hui pour nous
Des miracles nouveaux!



XV. — PRIÈRE A LA MADONE.

Paroles de M. Mélesville, musique de Hérold.

Aux pieds de la Madone,
Prions avec ferveur.

Quand l'espoir abandonne
Un malheureux pécheur,
Il prie, et la Madone
Rend la paix à son cœur. } *bis.*

Aux pieds de la Madone,
Prions avec ferveur.



XVI. — CHOEUR DE JOSEPH.

Paroles d'ALEX. DUVAL, musique de MÉHUL.

—

Dieu d'Israel, père de la nature,
Rends les moissons à nos champs,
Rends à nos prés leur verdure,
Et sauve encor tes enfants !



XVII. — HYMNE A LA FRANCE.

Paroles de M. V. Hugo, musique de M. Mangold.

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.
Entre les plus beaux noms, leur nom est le plus beau.
Toute gloire près d'eux passe et tombe éphémère,
Et comme ferait une mère,
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau!

Gloire à notre France éternelle!
Gloire à ceux qui sont morts pour elle!
Aux martyrs! aux vaillants! aux forts!
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Qui veulent place dans le temple,
Et qui mourront comme ils sont morts!



XVIII. — HYMNE A LA FRANCE.

Paroles de M. Dufriche, musique de M. Mainzer.

O France ! écoute les accents,
L'hymne d'amour de tes enfants ;
Au premier cri d'alarmes,
A toi leur sang, leurs armes !
Mais dans la paix d'un jour serein,
Patrie ! à toi ce doux refrain :
Terre sacrée,
France adorée,
Sois nos amours,
Sois notre orgueil toujours. } *bis.*

Entends l'artiste et l'ouvrier
Chanter la gloire à l'atelier ;
Par les arts, l'industrie,
On y sert sa patrie ;
Tel, qui sait là te bien servir,
Saurait, au feu, pour toi mourir.

Terre sacrée,
France adorée,
Sois nos amours,
Sois notre orgueil toujours. } *bis.*

Remets ton glaive en son fourreau;
Va, prends ta lyre et ton flambeau,
Charme, éclaire, féconde,
Électrise le monde!
Et les peuples en ton honneur
Peut-être un jour diront en chœur:
Terre sacrée,
France adorée,
A toi toujours
Nos chants et nos amours. } *bis.*



XIX. — LE CHANT POPULAIRE.

Paroles de M*** (*Orphéon* Wilhem).

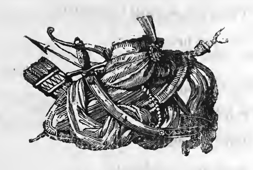
—

Prêtez l'oreille, } *bis*.
L'écho s'éveille,
Peuple français.
Chant populaire, } *bis*.
Viens et prospère
Par nos progrès.

Cette harmonie, } *bis*.
Douce et chérie,
Dans ce séjour,
Nous vint tremblante } *bis*.
Et chancelante,
Le premier jour.

Mais, doux présage! } *bis*.
L'on encourage
Ses nourrissons,

Et la patrie
Semble attendrie } *bis.*
Par nos chansons.



XX. — DUGUESCLIN.

Paroles de M***, musique de M. Elwart.

—

En combattant aux champs de Navarette,
Et de Henri protégeant la retraite,
Le fier Guesclin, l'honneur du nom guerrier,
Du prince Noir se trouva prisonnier.

« Filez, filez, femmes de la Bretagne;
« Filez, filez vos quenouilles de lin,
« Pour rendre à la France, à l'Espagne,
« Messire Bertrand du Guesclin. »

Sire Bertrand, je brise votre chaîne,
Dit à Guesclin le héros d'Aquitaine;
Fixez vous-même la rançon.
— Cent mille écus! dit le héros breton.

« Filez, etc. »

Cent mille écus ! c'est une forte somme
— Recevez-en ma foi de gentilhomme ,
Pour l'acquitter, et remplir mon serment ,
Dans le pays on dira seulement :

« Filez , filez , femmes de la Bretagne ;
« Filez , filez vos quenouilles de lin ,
« Pour rendre à la France , à l'Espagne ,
« Messire Bertrand Duguesclin. »



XXI. — CHANSON DE ROLAND.

Paroles d'Alex. Duval, musique de M. de Bombes.
(Ou *Air :* Soldats français, chantons Roland.)

—

Où vont tous ces preux chevaliers,
L'orgueil et l'espoir de la France ?
C'est pour défendre nos foyers
Que leur main a repris la lance ;
Mais le plus brave, le plus fort,
C'est Roland, ce foudre de guerre :
S'il combat, la faulx de la mort
Suit les coups de son cimeterre.

Soldats français, chantons Roland,
L'honneur de la chevalerie,
Et répétons, en combattant,
Ces mots sacrés : Gloire et patrie !

Déjà mille escadrons épars
Couvrent le pied de ces montagnes ;
Je vois leurs nombreux étendards

Briller sur les vertes campagnes.
Français, là sont vos ennemis ;
Que pour eux seuls soient les alarmes.
Qu'ils tremblent ; tous seront punis.....
Roland a demandé ses armes.

Soldats français, etc.

L'honneur est d'imiter Roland ;
L'honneur est près de sa bannière.
Suivez son panache éclatant ;
Qu'il vous guide dans la carrière.
Marchez ! partagez son destin :
Des ennemis, que fait le nombre ?
Roland combat ; ce mur d'airain
Va disparaître comme une ombre.

Soldats français, etc.

Combien sont-ils ? Combien sont-ils ?
C'est le cri du soldat sans gloire.
Le héros cherche les périls ;
Sans les périls, qu'est la victoire ?
Ayons tous, ô braves amis,

De Roland l'âme noble et fière,
Il ne comptait les ennemis
Qu'étendus morts sur la poussière.

Soldats français, etc.

Mais j'entends le bruit de son cor
Qui résonne au loin dans la plaine....
Eh quoi! Roland combat encor?
Il combat!... ô terreur soudaine!
J'ai vu tomber ce fier vainqueur;
Le sang a baigné son armure.
Mais, toujours fidèle à l'honneur,
Il dit, en montrant sa blessure :

Soldats français, chantez Roland;
Son destin est digne d'envie :
Heureux qui peut, en combattant,
Vaincre et mourir pour sa patrie.



XXII. — DUGUESCLIN AU TOMBEAU DE ROLAND.

Paroles de M. Ed. Géraud, musique de M. Vilboeuf.

—

Dans les champs navarrois,
Au fond d'une vallée,
Roland eut autrefois
Un simple mausolée.
C'est là que, couronné
Des palmes espagnoles,
Duguesclin prosterné,
Prononça ces paroles :

« Ici dort un héros,
« La gloire de la France;
« Ici tous les échos
« Redisent sa vaillance.
« Ah! pour servir mon roi,
« Comme il servit son maître,

« Dieu puissant, donne-moi
« L'ardeur qu'il fit paraître !

« Puissé-je, comme lui,
« Fleur de chevalerie,
« Être long-temps l'appui,
« L'espoir de la patrie !
« Puissé-je, en égalant
« Et sa force et sa taille,
« Périr, comme Roland,
« Dans un jour de bataille !

Ainsi dit le Breton,
Elevant cette épée
Qui, du sang d'Albion,
Fut tant de fois trempée.
Et depuis, dans ces lieux,
L'enfant de la chaumière
Chante du noble preux
L'héroïque prière.

XXIII. — JEANNE D'ARC.

Paroles de M. Casimir Delavigne, musique de M. Elwart.

—

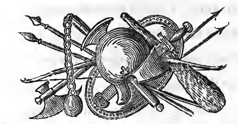
Qui t'inspira, jeune et faible bergère,
D'abandonner la houlette légère
Et les tissus commencés par ta main?
Ta sainte ardeur n'a pas été trompée.
Mais quel pouvoir brise sous ton épée
Les cimiers d'or et les casques d'airain?

L'aube du jour voit briller ton armure;
L'acier pesant couvre ta chevelure,
Et des combats tu cours braver le sort.
Qui t'inspira de quitter ton vieux père,
De préférer aux baisers de ta mère
L'horreur des camps, le carnage et la mort?

C'est Dieu qui l'a voulu, c'est le Dieu des armées
Qui regarde en pitié les pleurs des malheureux;

C'est lui qui délivra nos tribus opprimées
Sous le poids d'un joug rigoureux ;
C'est lui, c'est l'Éternel, c'est le Dieu des armées.

Richemont, La Hire, Xaintrailles,
Dunois, et vous preux chevaliers,
Suivez ses pas dans les batailles,
Couvrez-la de vos boucliers ;
Couvrez-la de votre vaillance ;
Soldats, c'est l'espoir de la France
Que votre roi vous a commis.
Marchez quand sa voix vous appelle,
Car la victoire est avec elle,
La fuite avec ses ennemis.



XXIV. — LE DÉPART.

Paroles de M. Demolière, musique de M. Mainzer.

—

L'ombre a cessé de couvrir la campagne ;
Le jour paraît,
Et le soleil a doré la campagne
A son sommet.
Le rossignol s'éveille ; à son ramage,
Mêlons nos chants. (*bis.*)
Debout, amis ; mettons-nous en voyage, } *bis.*
Gais et contents !

Que notre voix, célébrant la nature,
En chœur joyeux,
Pour arriver plus puissante et plus pure,
S'élève aux cieux ;
De chaque bourg, étonnons au passage
Les habitants. (*bis.*)
Debout, amis, etc.

Frères de cœur, ne formons qu'une file,
Serrons nos bras;
Pour qu'à nos pieds la marche soit facile,
Marchons au pas.
Dans nos regards, qu'on lise le courage,
Et dans nos chants. (*bis.*)
Debout, amis, etc.



XXV. — BONNE ESPÉRANCE.

Paroles et musique de M. Bérat.

Adieu, mon fils, adieu,
Bonne espérance;
Ta mère et moi, pour toi, pour notre France,
Nous prierons Dieu.
Bonne espérance;
Adieu, bonne espérance!

Quand je partis pour les combats,
J'avais ton âge,
J'avais ton courage;
Ton courage et ton bras.
Je quittais un vieux père;
Comme toi, je quittais
Des amis que j'aimais;
Je quittais une mère....

Adieu, mon fils, etc.

Parmi les noms chers au pays,
Bientôt peut-être
Nous verrons paraître
Le nom de notre fils.
Que l'ardeur qui t'entraîne
T'accompagne au combat;
Tu nous quittes soldat :
Reviens-nous capitaine.

Adieu, mon fils, etc.

Si tu savais comme au retour
Le cœur tressaille!
Un jour de bataille
N'est pas un plus beau jour.
Alors, sur ton passage
Chacun se pressera;
Ce jour-là, ce sera
Jour de fête au village.

Adieu, mon fils, etc.



XXVI. — ADIEU DES SOLDATS SUISSES.

Paroles de M*** (*Orphéon* WILHEM).

—

Voyez, du village,
Les toits fumer là-bas.
Nous partons, courage,
Courage aux soldats.
Tra la la, tra la la, tra la la la,
Tra la la la la la la.

Lieu qui m'a vu naître,
De ces monts, je te vois;
Hélas! c'est peut-être
La dernière fois.
Tra la la, etc.

Mère faible et tendre,
Ah! si tel est mon sort,
Meurs avant d'apprendre

Ma gloire et ma mort.
Tra la la, etc.

Fils de la patrie,
Là, sans doute, à genoux,
A cette heure, on prie
Pour elle et pour vous.
Tra la la, etc.

Mais, folie extrême !
Allons, c'est mon espoir ;
Sauver ceux que j'aime,
Et puis les revoir.
Tra la la, tra la la, tra la la la,
Tra la la la la la la.



XXVII. — LE DÉPART DU CONSCRIT.

Paroles de M. Lecorney, musique de M. Wilhem
(ou air des Soldats suisses).

Pour se mettre en route
Dans son noble état,
Souvent il en coûte
Au jeune soldat.
Plan, plan, plan, rataplan, rataplan,
Plan, plan, plan, plan, rataplan, plan.

Aussi du village,
Partant à regret,
Ce n'est qu'en voyage
Qu'un troupier se fait.
Plan, plan, plan, etc.

D'abord il s'obstine
A ne pas chanter;
Puis, simple machine,
Il va répéter :
Plan, plan, plan, etc.

Mais, plus il avance,
Et plus son chagrin
Cède à la cadence
De ce gai refrain :
Plan, plan, plan, etc.

Vienne une bataille,
Le héros d'un jour
Brave la mitraille
Au son du tambour.
Plan, plan, plan, etc.

Près de son vieux père,
Quand il reviendra,
Notre militaire
Long-temps redira :
Plan, plan, plan, etc.



XXVIII. — LA SENTINELLE.

Paroles de M. Brand, musique de M. Choron.

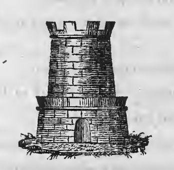
—

L'astre des nuits, dans son paisible éclat,
Lançait des feux sur les tentes de France ;
Non loin du camp, un jeune et beau soldat,
Ainsi chantait, appuyé sur sa lance :
Allez, volez, zéphyrs joyeux,
Portez mes chants vers ma patrie ;
Dites que je veille en ces lieux (*bis*)
Pour la gloire et pour mon amie.

A la lueur du feu des ennemis,
La sentinelle est placée en silence ;
Mais le Français, pour abréger les nuits,
Chante, appuyé sur le fer de sa lance :
Allez, volez, etc.

L'astre du jour amène les combats ;
Demain, il faut signaler sa vaillance ;

Dans la victoire on trouve le trépas ;
Et si je meurs à côté de ma lance,
  Allez encor, joyeux zéphir,
  Allez, volez dans ma patrie,
  Dire que mon dernier soupir (*bis*)
  Fut pour la gloire et mon amie.



XXIX. — LES MATELOTS.

Paroles de MM. Louis et Cordel, musique de G. Noegeli.

Sur l'onde amère, en hardis matelots,
Joyeusement passons notre existence;
Notre vaisseau vogue avec assurance,
Bravant le sort, les écueils et les flots.
L'espérance loge à son bord,
Vire avec nous, et nous conduit au port.

Si la tempête exerce son horreur,
L'autan fougueux dans nos mâts se déchaîne;
Et mugissant sur la liquide plaine,
Renverse tout; mais, bravant sa fureur,
L'espérance reste à son bord,
Vire avec nous, et nous conduit au port.

XXX. — LE MATIN.

Paroles de M. Demolière, musique de M. Mainzer.

Le soleil dore la colline ;
Et, dans l'air, la forêt voisine
Exhale le parfum si doux
De l'églantier, de l'aubépine; } *bis.*
Levons-nous ! }

Du pâtre écoutez la musette,
Et puis le chant de l'alouette
Dont le rossignol est jaloux ;
Puis du troupeau c'est la clochette ; } *bis.*
Levons-nous ! }

Chacun se meut, chacun se lève,
Aussitôt que la nuit s'achève ;
Grands et petits, sages et fous,
Pour commencer un nouveau rêve ; } *bis.*
Levons-nous ! }

XXXI. — MARCHONS!

Paroles de MM. Louis et Cordel, musique de G. Noegeli.

—

Entendez-vous la cloche du village
Nous appeler au lieu du rendez-vous?
Vieil ormeau, prête-nous ton ombrage;
Près de lui rassemblons-nous;
Pour nos jeux accourons tous.
Marchons!

Mais si jamais la patrie en alarmes
Disait : Enfans, puis-je compter sur vous?
Cloche alors appelle-nous aux armes;
Vieil ormeau, rassemble-nous;
Au combat nous volons tous.
Marchons!

XXXII. — BÉLISAIRE.

Paroles de Nép. Lemercier, musique de Garat.

Un jeune enfant, le casque en main,
Allait quêtant pour l'indigence
D'un vieillard aveugle et sans pain,
Fameux dans Rome et dans Bysance.
Il disait à chaque passant
Touché de sa noble misère :
« Donnez une obole à l'enfant
« Qui sert le pauvre Bélisaire !

« Je tiens le casque du guerrier,
« Effroi du Goth et du Vandale ;
« Il fut, dit-on, sans bouclier,
Contre l'imposture fatale...
« Un tyran fit brûler ces yeux
« Qui veillaient sur toute la terre.
« La nuit voile à jamais les cieux
« Au triste et pauvre Bélisaire.

« L'infortuné, pour qui ma voix
« S'élève seule et vous supplie,
« Après son char traîna les rois
« De l'Afrique et de l'Italie.
« On sait que, même en triomphant,
« Il n'eut point d'orgueil téméraire ;
« Quand je le nomme, il me défend
« De dire le grand Bélisaire. »

Privé du plaisir des regards,
Le héros qui rêve sa gloire,
Du monde et de tous ses hasards
Voit le spectacle en sa mémoire.
Son jeune guide apprend de lui
Que la fortune est mensongère,
Et s'étonne d'être l'appui
Que Dieu laisse au grand Bélisaire.



XXXIII. — LES SOUVENIRS DU PEUPLE.

Paroles de M. de Béranger, musique de ...

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien long-temps.
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
Là, viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille :
Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille.
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encor le révère,
Oui, le révère.
Parlez-nous de lui, grand'mère,
Parlez-nous de lui (*bis*).

Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois, il passa.
Voilà bien long-temps de ça :

Je venais d'entrer en ménage.
A pied, grimpant le coteau,
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau,
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai;
Il me dit : Bonjour, ma chère,
Bonjour, ma chère.
— Il vous a parlé, grand'mère!
Il vous a parlé (*bis*)!

L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour :
Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contents;
On admirait son cortége.
Chacun disait : Quel beau temps!
Le Ciel toujours le protège.
Son sourire était bien doux :
D'un fils Dieu le rendait père,
Le rendait père.

— Quel beau jour pour vous, grand'mère !
Quel beau jour pour vous (*bis*) !

Mais quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte ;
J'ouvre, bon Dieu ! c'était lui,
Suivi d'une faible escorte.
Il s'assied où me voilà,
S'écriant : Oh ! quelle guerre !
Oh ! quelle guerre !
— Il s'est assis là, grand-mère !
Il s'est assis là (*bis*) !

J'ai faim, dit-il ; et bien vite
Je sers piquette et pain bis.
Puis il sèche ses habits ;
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil voyant mes pleurs,
Il me dit : Bonne espérance !

Je cours de tous ses malheurs
Sous Paris venger la France.
Il part ; et comme un trésor
J'ai depuis gardé son verre ,
Gardé son verre.
— Vous l'avez encor, grand'mère !
Vous l'avez encor (*bis*) !

Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.
Lui , qu'un pape a couronné ,
Est mort dans une île déserte.
Long-temps aucun ne l'a cru ;
On disait : Il va paraître ,
Par mer il est accouru ;
L'étranger va voir son maître.
Quand d'erreur on nous tira ,
Ma douleur fut bien amère ,
Fut bien amère.
— Dieu vous bénira , grand'mère !
Dieu vous bénira (*bis*) !



XXXIV. — T'EN SOUVIENS-TU?

Paroles de M. Em. Debraux, musique de ....

—

Te souviens-tu, disait un capitaine
Au vétéran qui mendiait son pain,
Te souviens-tu qu'autrefois dans la plaine
Tu détournas un sabre de mon sein?
Sous les drapeaux d'une mère chérie,
Tous deux jadis nous avons combattu :
Je m'en souviens, car je te dois la vie;
Mais toi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu? } *bis.*

Te souviens-tu de ces jours trop rapides
Où le Français acquit tant de renom?
Te souviens-tu que sur les pyramides
Chacun de nous osa graver son nom?
Malgré les vents, malgré la terre et l'onde,
On vit flotter, après l'avoir vaincu,
Nos étendarts sur le berceau du monde,
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu? } *bis.*

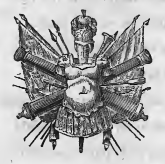
Te souviens-tu que les preux d'Italie
Ont vainement combattu contre nous?
Te souviens-tu que les preux d'Ibérie
Devant nos chefs ont plié les genoux?
Te souviens-tu qu'aux champs de l'Allemagne,
Nos bataillons arrivant impromptu,
En quatre jours ont fait une campagne, } *bis.*
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu? }

Te souviens-tu de ces plaines glacées,
Où le Français, abordant en vainqueur,
Vit sur son front les neiges amassées
Glacer son corps sans refroidir son cœur?
Souvent alors, au milieu des alarmes,
Nos pleurs coulaient; mais notre œil abattu
Brillait encor lorsqu'on volait aux armes, } *bis.*
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu? }

Te souviens-tu qu'un jour notre patrie,
Vivante encor, descendit au cercueil,
Et que l'on vit, dans la France flétrie,
Des étrangers marcher avec orgueil?

Grave en ton cœur ce jour pour le maudire,
Et quand Bellone enfin aura paru,
Qu'un chef jamais n'ait de besoin te dire :
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu? } *bis.*

Te souviens-tu?... Mais ici ma voix tremble,
Car je n'ai plus de noble souvenir;
Viens-t'en, mon vieux, nous pleurerons ensemble,
En attendant un meilleur avenir.
Mais si la mort, planant sur ma chaumière,
Me rappelait au repos qui m'est dû,
Tu fermeras doucement ma paupière
En me disant : Soldat, t'en souviens-tu? } *bis.*



XXXV. — L'ENFANT DU SOLDAT.

Paroles de M. ***, Musique de M. Biche-Latour.

—

Je n'ai plus d'appui sur la terre,
Je suis errant, abandonné :
Mon seul espoir était mon père,
Et les combats l'ont moissonné !
Mais avec orgueil je m'écrie :
Il tomba fidèle et vaillant !
Ah ! secourez le pauvre enfant
Du soldat mort pour la patrie !

Au malheur mon destin me livre,
Et j'implore en vain la pitié.
Quand le brave a cessé de vivre,
Serait-il sitôt oublié ?
Songez, vous que ma voix supplie,
Qu'il mourut en vous défendant ;
Ah ! secourez le pauvre enfant
Du soldat mort pour la patrie !

Voilà cette étoile éclatante
Que je vis briller sur son sein :
Faudra-t-il, d'une main tremblante,
La vendre pour avoir du pain?
Garde qu'elle ne soit flétrie !
Me disait-il en expirant...
Ah ! secourez le pauvre enfant
Du soldat mort pour sa patrie !

Déjà mon jeune cœur tressaille
Quand je vois flotter nos drapeaux ;
Au seul récit d'une bataille
Je me sens le fils d'un héros :
Je l'espère, ô France chérie !
Un jour je t'offrirai mon sang...
Ah ! secourez le pauvre enfant
Du soldat mort pour sa patrie !

XXXVI. — LA PETITE FÉE.

Paroles de M. DE BÉRANGER, musique de M. WILHEM.

—

Enfants, il était une fois
Une fée appelée Urgande,
Grande à peine de quatre doigts,
Mais de bonté vraiment bien grande;
De sa baguette un ou deux coups
Donnaient félicité parfaite.
Ah! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette! (*bis.*)

Dans une conque de saphir,
De huit papillons attelée,
Elle passait comme un zéphir;
Et la terre était consolée.
Les raisins mûrissaient plus doux;
Chaque moisson était complète.
Ah! bonne fée, etc.

C'était la marraine d'un roi
Dont elle créait les ministres,
Braves gens soumis à la loi,
Qui laissaient voir dans leurs registres.
Du bercail ils chassaient les loups,
Sans abuser de la houlette.
Ah! bonne fée, etc.

Les juges, sous ce roi puissant,
Étaient l'organe de la fée,
Et par eux jamais l'innocent
Ne voyait sa plainte étouffée.
Jamais, pour l'erreur à genoux,
La clémence n'était muette.
Ah! bonne fée, etc.

Pour que son filleul fût béni,
Elle avait touché sa couronne.
Il voyait tout son peuple uni,
Prêt à mourir pour sa personne.
S'il venait des voisins jaloux,
On les forçait à la retraite.
Ah! bonne fée, etc.

Dans un beau palais de cristal,
Hélas ! Urgande est retirée.
En Amérique tout va mal ;
Au plus fort l'Asie est livrée ;
Nous éprouvons un sort plus doux ;
Mais pourtant, si bien qu'on nous traite,
Ah ! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette ! (*bis*)



XXXVII. — LE POUVOIR DE LA MUSIQUE.

Traduit de l'allemand, musique de M. Florimond.

—

Mon âme est triste et plaintive :
Ils sont passés mes beaux jours,
Comme l'onde fugitive
Qui s'écoule pour toujours.
Une flatteuse espérance
Ne peut plus bercer mon cœur,
Et la nature en silence
Me laisse avec ma douleur.

O divine mélodie !
Que tes accords sont touchants !
Que mon âme est attendrie
A la douceur de tes chants !
Soudain je sens par tes charmes
Mon triste cœur s'animer,
Mes yeux se mouiller de larmes,
Et ma douleur se calmer.

XXXVIII. — LES PLAISIRS DU CHANT.

Paroles de M. d'Epagny, musique de M. Wilhem.

Les chants sont enfants du bonheur,
Mais l'écho des monts de la France
Redit long-temps des refrains de souffrance.

CHOEUR.

Nos voix, nos cœurs, formant un même accord, } *bis.*
Sauront à l'avenir braver les coups du sort. }

Guidant tous nos travaux joyeux,
L'harmonie ici nous rassemble,
Et par l'élan d'un chant mélodieux,
Nous nous soutenons tous ensemble.

CHOEUR.

Nos voix, nos cœurs, etc.



XXXIX. — BONHEUR DE L'ENFANCE.

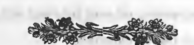
Paroles de J. Racine, musique de MM. Schultz et Neukomm.

—

O bienheureux mille fois
L'enfant que le Seigneur aime,
Qui de bonne heure entend sa voix,
Et que ce Dieu daigne instruire lui-même !
Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès sa naissance ;
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.

Tel en un secret vallon,
Sur le bord d'une onde pure,
Croît à l'abri de l'aquilon
Un jeune lis, l'amour de la nature.
Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès sa naissance,

Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.
Heureux, heureux mille fois,
L'enfant que le Seigneur rend docile à sa voix !



XL. — ROMANCE DE JOSEPH.

Paroles d'ALEX. DUVAL, musique de MÉHUL.— (Opéra de *Joseph*, acte Ier, sc. II.)

—

A peine au sortir de l'enfance,
Quatorze ans au plus je comptais,
Je suivais avec confiance
De méchants frères que j'aimais.
Dans Sichem aux gras pâturages,
Nous paissions de nombreux troupeaux;
J'étais simple comme au jeune âge,
Timide comme mes agneaux.

Près de trois palmiers solitaires,
J'adressais mes vœux au Seigneur :
Tout à coup, saisi par mes frères,
O souvenir rempli d'horreur !
Au fond d'un sombre et froid abîme,
Ils me plongent en leurs fureurs,

Quand je n'opposais à leur crime
Que mon innocence et mes pleurs.

Hélas! près de quitter la vie,
Au jour enfin je fus rendu.
A des marchands de l'Arabie,
Comme un esclave ils m'ont vendu...
Tandis que du prix de leur frère
Ils comptaient l'or qu'ils partageaient,
Hélas! moi, je pleurais un père,
Et les ingrats qui me vendaient.



XLI. — LA SUISSESSE AU BORD DU LAC.

Paroles de M. Th. Muret, musique de Plantade.

—

L'encens des fleurs embaume cet asile,
La nuit descend à pas silencieux,
Le lac est pur, l'air est frais et tranquille,
La paix du soir se répand en ces lieux.
O ma patrie !
O mon bonheur !
Toujours chérie,
Tu rempliras mon cœur.

Venez jouir, ô mes jeunes compagnes !
Du plus beau soir après le plus beau jour,
Faisons redire aux échos des montagnes
Ces chants si purs de tendresse et d'amour.
O ma patrie ! etc.

Phœbé perçant à travers le feuillage,

De mon ami m'annonce le retour;
Déjà j'entends, au lointain du rivage,
Sa douce voix répéter à son tour :
O ma patrie!
O mon bonheur!
Toujours chérie,
Tu rempliras mon cœur.



XLII. — LE RANZ DES VACHES.

Paroles de M. Jacques, musique arrangée par M. Grast.

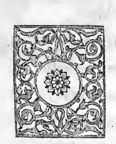
—

Bergers, partout déjà l'aurore
De ses premiers rayons colore
Le vert coteau.
Venez jouir d'un jour si beau. (*bis.*)

De nos musettes,
Dans nos retraites,
Le son chéri
A retenti;
L'aube est vermeille,
L'oiseau s'éveille,
Et sur l'ormeau
Vient charmer l'écho.
Venez jouir d'un jour si beau. (*bis.*)
Sous le grand chêne
On nous ramène,

Doux souvenir !
Voici venir
Et la bergère
Vive et légère,
Et le troupeau,
L'espoir du hameau.

Venez jouir d'un jour si beau.
De nos musettes, etc.



XLIII. — DUO DE L'AMANDIER.

Paroles de M. DE SÉGUR, musique de BALOCHI.

—

O toi qui sept fois dois renaître,
Avant que nos nœuds soient formés;
Arbre chéri, pour toi peut-être
Souvent nous serons alarmés; (*bis.*)
A l'aspect du moindre nuage,
Nous tremblerons pour ton destin; (*bis.*)
Nous croirons voir naître un orage, } (*bis.*)
Même au milieu d'un jour serein. }

Sur tes branches faibles encore,
Si la neige tombe à grands flots,
De ce poids j'irai dès l'aurore
Soulager tes jeunes rameaux; (*bis.*)
Dans l'été, lorsque le tonnerre
Te menacera de ses feux,
De Rachel la douce prière } (*bis.*)
Ira pour toi fléchir les cieux. }

Symbole de douce allégresse,
Ah ! que ton feuillage amoureux
S'augmente, ainsi que ma tendresse,
Et m'annonce des jours heureux. (*bis.*)
O ciel ! rafraîchis sa verdure,
Printemps, renouvelle sa fleur ; (*bis.*)
Tous deux redoublez sa parure, } (*bis.*)
Pour le moment de mon bonheur. }



XLIV. — SUITE DE L'AMANDIER.

DUO DE RACHEL ET DE JACOB.

Paroles de M. ***, musique de M. Goulé.

—

Arbre témoin de nos serments,
Salutaire et fidèle ombrage,
Ah ! bientôt tes boutons naissants
De l'hymen seront le présage. (*bis*.)
Déjà nous avons vu ta fleur
Six fois éclore et disparaître ;
Mais désormais tu vas renaître
Pour couronner notre bonheur. (*ter*.)

Amour ! amour ! entends nos vœux ;
Viens, d'accord avec la nature,
Avancer le moment heureux,
Et lui rendre enfin la verdure ! (*bis*.)
De ses parfums délicieux,

Mon âme, en espoir enivrée,
Croit voir l'encens de l'hyménée
Déjà s'élever jusqu'aux cieux. (*ter.*)

O Jacob } quels heureux instants
O Rachel }
Vont ranimer votre existence !
De tant de peines, de tourments,
Nous recevrons la récompense. (*bis.*)
Bientôt, dans le sein d'un époux,
Je sentirai doubler ma vie.
La plaine sera plus fleurie,
Et le printemps sera plus doux. (*ter.*)



XLV. — L'ENFANT DE LA MONTAGNE.

Paroles de M. Demolière, musique de M. Mainzer.

—

Je suis enfant de la montagne;
Je nais, et je vis et je meurs
Entre le ciel d'azur et la verte campagne,
Entre l'homme et le Créateur.

Quand le soleil se lève ou qu'il se couche,
C'est, sur ce mont que brillante son feu,
Moi qui reçois sa première visite,
Et c'est pour moi qu'est son dernier adieu.

Voici le pic d'où va prendre sa course,
Dans le vallon, le fleuve grossissant;
Je puis le boire encor pur à sa source,
Et de mon bras détourner son courant.

Je suis enfant, etc.

Lorsqu'à mes pieds se forme la tempête,
Quand de l'éclair luit le rouge sillon,
Vers un ciel pur, moi je lève la tête;
Ce ciel défend mon père et sa maison.

Je suis enfant, etc.

Que des combats la trompette résonne,
Soldat, je cours; mais, au milieu du camp,
Le cœur tout plein des lieux que j'abandonne,
Jusqu'au trépas j'entonnerai mon chant.

Je suis enfant, etc.



XLVI. — MA BARQUE LÉGÈRE.

Paroles de Pezay, musique de Grétry. —
(Opéra de la *Rosière de Salency.*)

—

Ma barque légère
Portait mes filets,
L'onde la plus claire
Servait mes projets :
Soudain un nuage
Éclate avec rage,
Et vient tout ébranler ;
Ma barque s'engage ;
Et s'échappe en débris,
L'écho du rivage
Répète mes cris ;
Colin, à la nage,
S'unit à mon sort,
Et malgré l'orage
Me conduit à bord. (*bis.*)

XLVII. — LES BOULES DE NEIGE.

Paroles de Madame V. Orsini, musique de M. Elwart.

L'hiver nous assiège,
Il répand la neige
Comme un blanc linceul;
Quittant sa parure,
La triste nature
Va prendre le deuil.
Jadis, à Brienne,
Un enfant à peine,
Déjà général;
A toute l'école
D'une guerre folle
Donna le signal;
Rataplan, en avant!

Amis, du courage!
Consacrons l'usage

Des jeux de son choix.
Cartouche transie,
C'est comme en Russie,
Tu gèles les doigts.
L'ennemi s'avance,
Le combat commence,
Montons à l'assaut;
Le rempart s'écroule,
Et l'assiégeant roule
Lorsqu'il est en haut.
Rataplan, en avant!

Vive la bataille!
La blanche mitraille
Ne nous brûle pas;
Chaque bombe éclate,
Et la poudre ingrate
Se fond sous nos pas.
Facile victoire,
Quelle est donc la gloire
Que tu nous promets?
Es-tu le prélude

D'un combat plus rude?
Nous sommes tout prêts.
Rataplan, en avant!



XLVIII. — CHANT DU FORGERON.

Paroles de M. Édouard Lanet, musique de M. Mainzer.

Chantons ! comme des voix divines,
Les chants activent les travaux;
Par eux, nos cœurs dans nos poitrines
Sont plus gais les jours de repos.

L'aurore brille, l'oiseau chante,
L'heure du sommeil a passé,
Debout ! amis, l'âme contente,
Rentrons dans la ville bruyante,
Le jour de fête est dépensé.

Chantons ! etc.

Qu'au bruit du travail tout s'éveille ;
Frappons et chantons tour-à-tour ;
Sans nous encor, las de la veille,
L'oisif ennuyé qui sommeille
Dormirait tout le long du jour.

Chantons ! etc.

L'air siffle, le charbon s'allume,
Le fer rouge sort des tisons,
Et comme un soleil sur l'enclume,
Dans l'atelier noir qui s'enfume,
Il lance au loin mille rayons.

Chantons ! etc.

Frappons, chantons, frappons... ô France !
Soutiens ton peuple d'ouvriers !
En guerre, tu dois ta défense,
En paix, tu dois ton abondance
Au fer qui sort des ateliers.

Chantons ! etc.



XLIX. — C'EST NOTRE BEAU PAYS.

Paroles de MM. ***, musique de A. Spaeth.

Connaissez-vous cette belle contrée
Où la nature étale ses trésors,
De fleurs, de fruits, dans tous les temps parée,
Grande au dedans, redoutée au dehors?
O mes amis, c'est notre heureux pays!

Vous souvient-il de nos hymnes de guerre?
A nos chansons, amis, mêlant nos voix,
Avez-vous dit les travaux de la terre,
La liberté, l'amour sacré des lois?

Connaissez-vous, etc.

De la patrie avez-vous dit la gloire?
Avez-vous dit ses immortels guerriers,

Aux champs d'honneur, guidés par la victoire,
Cueillant partout des moissons de lauriers?

Connaissez-vous, etc.

Vo us 'habitez, cette belle contrée,
Où l'étranger accourt de toutes parts
Pour saluer cette terre sacrée.
Noble séjour des sciences et des arts.
Ah ! soyez fiers, ô mes amis (*bis*) !
Ce beau pays (*bis*), c'est notre heureux pays.
Gloire et honneur à notre beau pays !

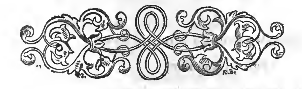


L. — LE SOUVENIR DU PAYS.

Paroles de M. ***, musique de M. ***.

—

O mon pays, heureuse terre !
Où le sort plaça ma carrière,
Ta mémoire, à notre bonheur
Si chère,
Remplit de son charme enchanteur
Le cœur.



LI. — LE MAL DU PAYS.

Paroles de M. Ed. Géraud, musique de M. Bernard.

—

Hélas ! qui pourrait oublier
Le triste sort
Du noble et vaillant chevalier
Jean de Montfort ?
Pour suivre le prince et la reine
Vers le saint lieu,
A son beau pays d'Aquitaine
Il dit adieu.

Bientôt, près du saint roi Louis,
Fait prisonnier,
Il devient d'un pauvre dervis
Le jardinier ;
Et loin du ciel de sa patrie,
L'infortuné,

Aux bords déserts de la Syrie
Fut amené.

En se rappelant un séjour
Qui lui fut cher,
Il venait rêver chaque jour
Près de la mer.
Chaque jour assis sous l'ombrage
D'un noir cyprès,
Il confiait à ce rivage
Ses vains regrets.

Belle Caliste de Salvers,
O mes amours !
Il est donc vrai ! Quoi ! je vous perds ....
Et pour toujours.
Ah ! s'il me faut, loin de Caliste,
Traîner mon sort,
Oui, je le sens, mon âme est triste
Jusqu'à la mort.

Mais vous, qui voyez mes douleurs,
Anges du ciel,

Détournez de moi les rigueurs
De l'Éternel.
Puissé-je, emporté sur vos ailes,
Loin de ces lieux,
Revoir les antiques tourelles
De mes aïeux.

Ainsi l'infortuné martyr,
Dans ses ennuis,
Se consumait au souvenir
De son pays ;
Et quand, sur un lit de souffrance,
Il fut mourant,
Sa bouche encor nommait la France
En expirant.



LII. — SOUVENIRS DE L'EXILÉ.

Paroles de M. DE CHATEAUBRIAND. Musique de M. ***.

—

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance !
Ma sœur, qu'ils étaient beaux, les jours
De France !
O mon pays ! sois mes amours
Toujours.

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère,
Et nous baisions ses blancs cheveux,
Tous deux ?

Ma sœur, te souvient-il encore

Du château que baigne la Dore ,
Et de cette tant vieille tour
Du More ,
Où l'airain sonnait le retour
Du jour ?

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile ,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile ,
Et du soleil couchant sur l'eau ,
Si beau ?

Oh ! qui me rendra mon Hélène ,
Et ma montagne et le grand chêne ?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine :
Mon pays sera mes amours
Toujours.



LIII. — ADIEUX DE MARIE STUART A LA FRANCE.

Paroles de M. DE BÉRANGER, musique de M. WILHEM.

—

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir ;
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu. Te quitter, c'est mourir !

Toi que j'adoptai pour patrie,
Et d'où je crois me voir bannir,
Entends les adieux de Marie,
France, et garde son souvenir.
Le vent souffle ; on quitte la plage ;
Et, peu touché de mes sanglots,
Dieu, pour me rendre à ton rivage,
Dieu n'a point soulevé les flots.

Adieu, charmant, etc.

Lorsqu'aux yeux d'un peuple que j'aime,

Je ceignis les lis éclatans,
Il applaudit au rang suprême
Moins qu'aux charmes de mon printemps.
En vain, la grandeur souveraine
M'attend chez le sombre Écossais;
Je n'ai désiré d'être reine
Que pour régner sur les Français.
Adieu, charmant pays, etc.

France, au milieu de ses alarmes,
La noble fille des Stuarts,
Comme en ce jour qui voit ses larmes,
Vers toi tournera ses regards.
Mais, Dieu! le vaisseau trop rapide
Déjà vogue sous d'autres cieux,
Et la nuit, dans son voile humide,
Dérobe tes bords à nos yeux.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir;
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu. Te quitter, c'est mourir!

LIV. — LES HIRONDELLES.

Paroles de M. DE BÉRANGER, musique de MÉHUL.
(Ou air de la Romance de Joseph.)

—

Captif au rivage du More,
Un guerrier, courbé sous ses fers,
Disait : Je vous revois encore,
Oiseaux, ennemis des hivers.
Hirondelles, que l'espérance
Suit jusqu'aux brûlants climats ;
Sans doute vous quittez la France ;
De mon pays ne me parlez-vous pas?

Depuis trois ans, je vous conjure
De m'apporter un souvenir
Du vallon où ma vie obscure
Se berçait d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine
A flots purs sous de frais lilas,

Vous avez vu notre chaumine ;
De ce vallon ne me parlez-vous pas?

L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour.
Là, d'une mère infortunée,
Vous avez dû plaindre l'amour ;
Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas ;
Elle écoute, et puis elle pleure.
De son amour ne me parlez-vous pas?

Ma sœur est-elle mariée?
Avez-vous vu de nos garçons
La foule, aux noces conviée,
La célébrer dans leurs chansons?
Et ces compagnons du jeune âge,
Qui m'ont suivi dans les combats,
Ont-ils revu tous le village?
De tant d'amis ne me parlez-vous pas?

Sur leur corps, l'étranger peut-être

Du vallon reprend le chemin;
Sous mon chaume, il commande en maître;
De ma sœur, il trouble l'hymen.
Pour moi, plus de mère qui prie,
Et partout des fers ici-bas.
Hirondelles de ma patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas?



LV. — LE RETOUR DE L'EXILÉ.

Paroles de M. BRIFAUT, musique de MÉHUL.

France chérie,
O ma patrie!
Loin de tes bords délicieux,
J'errais, chargé de ma misère,
Et seul sur la rive étrangère,
Des pleurs s'échappaient de mes yeux.
France chérie,
O ma patrie!

France chérie,
O ma patrie!
Je me disais : Jamais le ciel
Ne me rendra mon doux asile,
Jamais ma famille tranquille,
Jamais le tombeau paternel.
France chérie,
O ma patrie!

France chérie,
O ma patrie!
Mon exil cesse, et je revois
Tous les objets de ma tendresse:
Parents, amis, bonheur, jeunesse,
J'ai tout reconquis avec toi.
France chérie,
O ma patrie!



LVI. — LE RETOUR DE PIERRE.

Paroles de M. ***, musique de M. Ch. Plantade.

—

Pour aller venger la patrie,
Jeune encor j'ai quitté les champs;
Au silence de la prairie
A succédé le bruit des camps.
Plus d'une fois, pendant la guerre,
Songeant au bonheur du hameau,
Je regrettai mon vieux père,
Ma chaumière et mon troupeau.

Du serment de servir la France,
Vingt blessures m'ont dégagé,
Et j'emporte pour récompense
La croix du brave et mon congé.
Loin du tumulte de la guerre,
Je vivrai paisible au hameau;

J'y reverrai mon vieux père,
Ma chaumière et mon troupeau.

Braves soldats, mes frères d'armes,
Dont j'ai toujours suivi les pas,
Dans vos succès, dans vos alarmes,
Compagnons, ne m'oubliez pas;
Recevez les adieux de Pierre :
Demain il retourne au hameau,
Revoir encor son vieux père,
Sa chaumière et son troupeau.

Si, vers les rives de la France,
L'étranger marchait en vainqueur,
Le noble élan de la vaillance
Soudain ferait battre mon cœur;
Avec ardeur on verrait Pierre,
Pour chercher au loin son drapeau,
Quitter encor son vieux père,
Sa chaumière et son troupeau.



LVII. — LE RETOUR AU PAYS.

Paroles de M. ***, musique de MONSIGNY.

—

Humble toit qui vis mon enfance,
Lieu si cher à mon souvenir,
Ton aspect calme ma souffrance,
Près de toi mes maux vont finir.
Ma cabane, mon seul désir,
Sous ton chaume je veux mourir.

A ce foyer, ma bonne mère,
Image sainte, auguste et chère,
En me berçant sur ses genoux,
Fixait sur moi ses yeux si doux.
Je crois la voir, ô jour prospère!
Mon bonheur semble revenir.
Ma cabane, mon seul désir,
Sous ton chaume je veux mourir.

LVIII. — LE RETOUR A LA CHAUMIÈRE.

Paroles de M. Carnot, musique de M. Romagnési.

—

Vieille chaumière, à ton aspect
Mes yeux se remplissent de larmes;
Non, tu ne m'offres rien d'abject :
Je te retrouve tous tes charmes.
Vers tes foyers, je vois encor
L'amitié, les vertus antiques,
L'innocence de l'âge d'or,
Habiter sous ces toits rustiques.

Fuyez, tumultueux désirs;
Calme mes sens, tendre verdure;
Je ne veux plus d'autres plaisirs
Que ceux de la simple nature.
Venez, venez, jeunes bergers;
Entourez-moi, jeunes bergères;

Suivons dans ces rians vergers
Les mœurs agrestes de nos pères.

La paix renaîtra dans mon cœur
Avec vos chansons pastorales;
Je retrouverai le bonheur
Autour de vos tables frugales.
O simplicité! plaisir pur,
Douce image de l'innocence,
Vous me rendez, à l'âge mur,
Les jours fortunés de l'enfance.



LIX. — LE VIEILLARD ET L'ORMEAU.

Paroles de M. Chatelain, musique de M. Elwart.

—

Je te salue, humble hameau,
Asile heureux de l'innocence,
Où je retrouve encor l'ormeau
Planté le jour de ma naissance.
Souvenir doux et caressant!
Quand il me prête son ombrage,
Je me dis en le regardant :
Nous sommes tous deux du même âge.

Le matin, son vaste contour
Brille des perles de l'aurore,
Et des premiers rayons du jour
Sa tête altière se colore;
Mais, ô souvenir trop riant!
Quand il me prête son ombrage,

Puis-je me dire en le voyant :
Nous sommes tous deux du même âge?

Cinquante hivers aux doigts pesants
Sur mon front marquent leur ravage ;
De l'ormeau, cinquante printemps
Ont rajeuni le vert feuillage.
Souvenir amer et pressant !
Quand il me prête son ombrage,
Je me dis en le regardant :
Nous ne sommes plus du même âge.



LX. — LE JOUEUR DE LUTH.

Paroles de BERQUIN, musique de M. FLORIMONT.

Humble cabane de mon père,
Témoin de mes premiers plaisirs,
Du fond d'une terre étrangère,
C'est vers toi que vont mes soupirs.

Le jeune tilleul qui t'ombrage,
Et la fontaine et le hameau;
De ton agreste paysage,
Tout me retrace le tableau.

J'ai vu devant moi, sans envie,
S'ouvrir de superbes palais :
C'est toi, ma cabane chérie,
Qui peux remplir tous mes souhaits.

D'où vient cette joie inquiète

Dont ton nom seul saisit mon cœur,
Si, dans ta paisible retraite,
Le ciel n'a fixé mon bonheur?

O mon luth! qu'avec complaisance
Je te sens frémir sous mes doigts;
Si j'obtiens ma douce espérance,
C'est à tes sons que je le dois.



LXI. — LE NID DE FAUVETTE.

Paroles de Berquin, musique de M. Biche-Latour.

—

Je le tiens, ce nid de fauvettes;
Ils sont deux, trois, quatre petits.
Depuis si long-temps, je vous guette;
Pauvres oiseaux, vous voilà pris.
Criez, sifflez, petits rebelles;
Débattez-vous : oh! c'est en vain.
Vous n'avez pas encor vos ailes,
Comment vous sauver de ma main?

Mais, quoi! n'entends-je pas leur mère
Qui pousse des cris douloureux?
Oui, je le vois; oui, c'est leur père
Qui vient voltiger autour d'eux.
Et c'est moi qui cause leur peine;
Moi qui, l'été, dans ces vallons,

Venais m'endormir sous un chêne,
Au bruit de leurs douces chansons.

Hélas ! si, du sein de ma mère,
Un méchant venait me ravir,
Je le sens bien, dans sa misère,
Elle n'aurait plus qu'à mourir.
Et je serais assez barbare
Pour vous arracher vos enfants ;
Non, non, que rien ne vous sépare ;
Non, les voici ; je vous les rends.

Apprenez-leur, dans ce bocage,
A voltiger auprès de vous ;
Qu'ils écoutent votre ramage
Pour former des sons aussi doux.
Et moi, dans la saison prochaine,
Je reviendrai dans ces vallons,
Dormir quelquefois sous un chêne,
Au bruit de leurs douces chansons.

LXII. — DUO DE JACOB ET DE BENJAMIN.

Paroles d'Alex. Duval, musique de Méhul.
(Opéra de *Joseph*, acte III, sc. II.)

—

JACOB.

O toi ! le digne appui d'un père,
Jamais tu ne me quitteras.

BENJAMIN.

Oui, je vous le promets, mon père,
Toujours je guiderai vos pas.

JACOB.

Je suis privé de la lumière ;
C'est toi qui conduiras mes pas.
En vain la plus triste vieillesse
M'accable de son poids pesant ;
Je ne crains plus qu'on me délaisse :
Il me reste encore un enfant.

BENJAMIN.

Près de vous, je serai sans cesse ;
Je prendrai soin de vos vieux ans.
Pourquoi craindre qu'on vous délaisse ?
N'avez-vous donc pas vos enfans ?

JACOB.

O digne objet de ma tendresse !
Exemple des enfans soumis,
Viens, seul appui de ma vieillesse,
Viens dans mes bras ; viens, mon cher fils.

BENJAMIN.

Guider son père en sa vieillesse,
N'est-ce pas le devoir d'un fils ?



LXIII. — LE PONT DE LA VEUVE (1).

Paroles de Florian, musique de M. de Bombes.

—

De la mère la plus tendre
Je vais chanter les malheurs ;
Bon fils, venez sur sa cendre
Répandre avec moi des pleurs.
Vous qui, toujours en alarmes,
Vivez pour vos seuls enfants
Bonnes mères, que vos larmes
Se mêlent à mes accents. } *bis.*

Au royaume de Valence
Une veuve avait un fils;
Amour, bonheur, espérance

(1) Le sujet de cette romance est un fait arrivé dans le royaume de Valence. A trois quarts de lieue de Saint-Philippe, sur la route de Valence à Alicante, on passe sur le pont de la Veuve, et tous les habitants du pays savent l'anecdote qui l'a fait bâtir.

Sur lui s'étaient réunis.
Jeune, riche, aimable et belle,
A l'hymen se refusant,
Peut-on aimer, disait-elle,
Un autre que son enfant?

Un beau tournoi dans Valence
Attirait maint chevalier;
L'enfant meurt d'impatience
D'y montrer son beau coursier.
Sa mère y consent et pleure,
Et lui dit, en l'embrassant :
Si tu ne veux que je meure,
Ne sois pas trois jours absent.

L'enfant part avec sa suite;
Bientôt il trouve un torrent.
Son coursier l'y précipite;
Les flots emportent l'enfant.
Pour le ramener à terre,
Efforts et secours sont vains.
Ah! trop malheureuse mère,
C'est toi surtout que je plains.

Un saint pasteur va chez elle
Pour l'instruire de son sort;
A cette âme maternelle
Il donne le coup de mort.
Elle demeure accablée
Par l'excès de ses douleurs;
Sa vue est fixe et troublée,
Et ses yeux n'ont point de pleurs.

Sans proférer une plainte,
Renfermant tout dans son cœur,
Enfin d'une voix éteinte
Elle dit au saint pasteur :
J'irai bientôt, je l'espère,
Près de ces funestes eaux;
Vous m'y conduirez, mon père,
J'y trouverai le repos.

Là, que ma fortune entière
D'un pont devienne le prix,
A l'endroit de la rivière
Où j'ai perdu mon cher fils;
Et qu'au moins, dans ma misère,

Ce pont, trop tard élevé,
Préserve toute autre mère
Du malheur que j'éprouvai.

Je veux qu'on porte ma bière
Parmi ces tristes roseaux;
Qu'on la couvre d'une pierre
Où l'on gravera ces mots :
« Dans cette demeure affreuse
« De mon corps sont les débris;
« Mais mon âme, plus heureuse,
« Mon âme est avec mon fils. »

Elle dit et tombe morte.
On suivit sa volonté :
Près du torrent on la porte;
Un pont s'élève à côté.
Ce pont, non loin de Valence,
Se fait encore admirer :
On le traverse en silence,
Et jamais sans y pleurer.

LXIV. — L'ANGE ET L'ENFANT.

Paroles de M. Reboul de Nîmes, musique de M. Mainzer.

—

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image
Comme dans l'onde d'un ruisseau (*bis*).

Charmant enfant qui me ressemble,
Disait-il, oh ! viens avec moi !
Viens, nous serons heureux ensemble ;
La terre est indigne de toi (*bis*).

Là, jamais entière allégresse,
L'âme y souffre de ses plaisirs ;
Les cris de joie ont leur tristesse
Et les voluptés leurs soupirs (*bis*).

La crainte est de toutes les fêtes ;
Jamais un jour calme et serein

Du choc ténébreux des tempêtes
N'a garanti le lendemain (*bis*).

Eh ! quoi ! les chagrins, les alarmes
Viendraient troubler ce front si pur ;
Et par l'amertume des larmes
Se terniraient ces yeux d'azur (*bis*) ?

Non , non , dans les champs de l'espace
Avec moi tu vas t'envoler...
La Providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler (*bis*).

Que personne dans ta demeure
N'obscurcisse ses vêtements ;
Qu'on accueille ta dernière heure
Ainsi que tes premiers moments (*bis*).



LXV. — L'ESCLAVE.

Paroles de Madame Desbordes Valmore, musique de M. Vilboeuf.

—

Pays des noirs, berceau du pauvre Arsène,
Ton souvenir vient-il chercher mon cœur?
Vent de Guinée, est-ce ta douce haleine
Qui me caresse et charme ma douleur?
M'apportes-tu les baisers de ma mère,
Ou la chanson qui console mon père?
Jouez, dansez, beaux petits blancs;
Pour être bons, restez enfants.

Nègre captif, courbé sur le rivage,
Je te vois rire en songeant à la mort;
Ton âme libre ira sur un nuage
Où ta naissance avait fixé ton sort.
Dieu te rendra les baisers d'une mère
Et la chanson que t'apprenait ton père...

Jouez, dansez, beaux petits blancs;
Pour être bons, restez enfants.

Pauvre et content, jamais le noir paisible
Pour vous troubler n'a traversé les flots;
Et parmi nous, sous un maître inflexible,
Jamais d'un homme on n'entend les sanglots.
Pour nous ravir aux baisers d'une mère,
Qu'avons-nous fait au Dieu de votre père?
Jouez, dansez, beaux petits blancs;
Pour être bons, restez enfants.



LXVI. — LA BARQUE.

Paroles de Madame Tastu, musique de M. Lahausse.

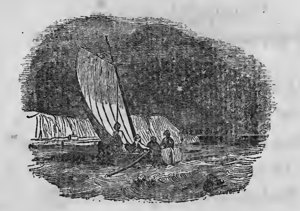
—

Mon œil rêveur suit la barque lointaine
Qui vient à moi, faible jouet des flots;
J'aime à la voir déposer sur l'arène
D'adroits pêcheurs, de joyeux matelots;
Mais à ma voix, nulle voix qui réponde!
La barque est vide, et je n'ose approcher.
Nacelle vagabonde,
A la merci de l'onde
Pourquoi voguer sans rame et sans nocher?

La mer paisible et le ciel sans nuage
Sont embellis des feux du jour naissant;
Mais dans la nuit grondait un noir orage;
L'air était sombre et le flot menaçant!
Quand l'espérance, en promesses féconde,

Ouvrit l'anneau qui l'enchaîne au rocher,
Nacelle vagabonde,
A la merci de l'onde
Pourquoi voguer sans rame et sans nocher?

Oui, ton retour cache un mystère!
D'un poids secret il oppresse mon cœur.
Sur cette plage, errante et solitaire,
J'ai vu pleurer la femme du pêcheur!
Es-tu l'objet de sa douleur profonde?
Ses longs regards allaient-ils te chercher?
Nacelle vagabonde,
A la merci de l'onde
Pourquoi voguer sans rame et sans nocher?



LXVII. — LA VEILLE, LE JOUR ET LE LENDEMAIN.

Paroles de MILLEVOYE, musique de M. COMMETTANT.

—

Ces trois mots nous offrent l'emblème
De la course agile du temps.
De Dieu la sagesse suprême
Ainsi partagea nos instants.
Notre vie, hélas ! est pareille
Au jour ténébreux ou serein;
De ce jour l'enfance est la veille,
La vieillesse est le lendemain.

Pour le méchant, dans la nature,
Il n'est plus aucun jour serein;
Mais l'innocence calme et pure
Ne craint jamais le lendemain.
L'homme de bien, quand il sommeille ;

Voit en songe, sur son chemin,
Les heureux qu'il a faits la veille,
Ceux qu'il fera le lendemain.



LXVIII. — NÉANT DES GRANDEURS.

Paroles de M. V. Hugo, musique de M. Mainzer.

—

Porte ailleurs ton regard sur Dieu seul arrêté !
Rien ici-bas qui n'ait en soi sa vanité.
La gloire fuit à tire-d'aile.
Couronnes, mitres d'or brillent, mais durent peu ;
Elles ne valent pas le brin d'herbe que Dieu
Fait pour le nid de l'hirondelle.

Quoi ! hauteur de nos tours, splendeur de nos palais ;
Napoléon, César, Mahomet, Périclès,
Rien qui ne tombe et ne s'efface !
Mystérieux abîme où l'esprit se confond !
A qu elques pieds sous terre un silence profond,
Et tant de bruit à la surface !



LXIX. — SUR L'EAU.

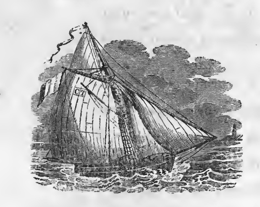
Paroles de M. Demolière, musique de M. Mainzer.

—

L'onde pure et tranquille
Sous mes yeux va fuyant,
Et ma barque docile
Vogue au gré du courant (*bis*).
Au ciel pas un nuage!
Le soleil est si beau!
Pas une âme au rivage,
Qui fuit le long de l'eau. } *bis*.

De la forêt voisine
Le feuillage est muet,
Sur la blanche aubépine
Le rossignol se tait (*bis*).
Mon oreille attentive
N'entend qu'un faible écho,
C'est celui de la rive
Où va se briser l'eau. } *bis*.

Calme heureux, paix chérie
Que nous cherchons toujours,
Puisses-tu de ma vie
Accompagner le cours! (*bis.*)
Puisse, à l'heure dernière,
Glisser au ciel si beau,
Mon âme aussi légère
Que mon bateau sur l'eau! } *bis.*



LXX. — LE BONHEUR.

Paroles de M. Demolière, musique de M. Mainzer

—

Si, par une nuit sombre,
Pour te guider dans l'ombre,
Aucune étoile au ciel ne luit;
Si gronde au loin l'orage,
Dis-toi : Jour sans nuage
Remplacera demain la nuit (*bis*).

Si la brume te glace,
Dis encor : L'hiver passe,
Et le printemps bientôt viendra.
Si tu cherches l'ombrage,
N'as-tu pas le feuillage
Du bois qui te rafraîchira (*bis*)?

Mais, que sur cette terre
Ton cœur jamais n'espère

Bonheur constant, bonheur égal;
  Car, ici-bas, tout change;
  La vie est un mélange
Tantôt de bien, tantôt de mal (*bis*).

  Un astre au ciel scintille,
  Qui, pourtant, toujours brille
D'un éclat vif et protecteur.
  De ses feux il inonde
  Un seul chemin au monde,
Le chemin qui mène à l'honneur (*bis*).



LXXI. — LA PROMENADE DU SOIR.

Paroles de Madame V. ORSINI, musique de M. A. ELWART.

—

La terre est plus sombre.
Pourquoi donc cette ombre
Après un beau jour ?
Le soleil s'efface,
La nuit le remplace.
Pourquoi ce retour ?
C'est que la nuit apporte un repos salutaire
Au pauvre en ses labeurs ;
C'est qu'il faut sa fraîcheur aux moissons de la terre,
Et la rosée aux fleurs.
Le soleil radieux n'éteint pas sa lumière
En désertant nos cieux.
Par ordre du Seigneur, il échauffe, il éclaire,
Il parcourt d'autres lieux.

Ces brillantes flammes

Sont-elles des âmes ?
Est-ce un feu changeant ?
Quelle est la planète
Qui, sur nous, reflète
Son disque d'argent?
Tous ces astres errants, dociles dans leur route
Et dans leur mouvement,
C'est la poussière d'or dont Dieu sème la voûte
De son beau firmament;
Et ce pâle flambeau, cette blanche lumière,
Ce soleil de la nuit,
C'est la lune enchaînée au joug de notre terre,
L'esclave qui la suit.

Quelle voix s'éveille
Et charme l'oreille
Par ses doux refrains ?
Vague mélodie,
Céleste harmonie
D'accords tout divins.
Du rossignol léger c'est la voix modulée,
C'est son hymne au Seigneur ;

Le murmure de l'eau, le vent sous la feuillée,
Parlent du Créateur.
Tout chante, tout bénit sa bonté, sa puissance.
Mais il n'est pas de voix
Qui monte mieux vers lui que la voix de l'enfance ;
C'est l'hymne de son choix.



LXXII. — LE CHANT DU SOIR.

Paroles de M. Demolière, musique de M. Mainzer.

—

Amis, le jour fuit;
Rentrons, bonne nuit!
Rentrons, rentrons, bonne nuit!

Car notre tâche est terminée;
En compatissant à nos maux,
Un Dieu juste fit le repos
Pour qui sait remplir sa journée (*bis*).

Amis, etc.

Lune, viens verser ta lumière
Sur la couche du malheureux,
Qui, toute la nuit, soucieux,
Ne fermera point sa paupière (*bis*).

Amis, etc.

Calme tes esprits et sommeille,
Dans ton avenir reprends foi,
Et sur nous, là haut, souviens-toi
Qu'il est un père, un Dieu qui veille (*bis*).

Amis, etc.

Quand, nous appelant à l'ouvrage,
L'aurore demain renaîtra,
Dans nos cœurs c'est lui qui mettra
Persévérance avec courage (*bis*).

Amis, le jour fuit;
Rentrons, bonne nuit!
Rentrons, rentrons, bonne nuit!



LXXIII. — O DOUCE PAIX.

Paroles de J. Racine, musique de M. Elwart.
(*Esther*, acte II, sc. ix.)

O douce paix !
O lumière éternelle !
Beauté toujours nouvelle !
Heureux le cœur épris de tes attraits !
O douce paix !
O lumière éternelle !
Heureux le cœur qui ne te perd jamais !



LXXIV. — NOTRE PATRIE.

Paroles de M. Demolière, musique de M. Mainzer.

—

Ciel d'azur, au-delà des nues,
Où notre œil par milliers peut voir
Rouler des sphères inconnues,
Ouvre-toi pour nous recevoir (*bis*).
Car c'est un exil que la vie; } *bis*.
Le ciel, voilà notre patrie!

Lorsque des revers nous affligent,
Quand sur nous s'abat le chagrin,
Nos regards vers toi se dirigent,
Vers toi nous étendons la main (*bis*).
Car c'est un exil que la vie; } *bis*.
Le ciel, voilà notre patrie!

De cette terre avec courage
Parcourons le glissant chemin;

Dieu promet, au bout du voyage,
Le bonheur pour le pélerin (*bis*).
Oui, c'est un exil que la vie ;
Le ciel, voilà notre patrie ! } *bis*.



LXXV. — CHOEUR FINAL D'ESTHER.

Paroles de J. Racine, musique de M. A. Elwart.

Que son nom soit béni, que son nom soit chanté,
Que l'on célèbre ses ouvrages
Au-delà des temps et des âges,
Au-delà de l'éternité!



TABLE.

FIN DE LA TABLE.